

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 49 (1911)
Heft: 35

Artikel: Mon chapeau
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-207997>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 05.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Seulement, je ne veux pas que tu dises des bêtises aux autres filles.

— Marie, tu sais bien...

— Oui, oui ; l'année passée, qu'il y a eu trois bataillons qui ont logé dans le village, les uns après les autres, j'ai bien vu. Ils ne peuvent pas voir une fille sans lui faire la cour. On se disait, les filles du village : « Voilà pourtant des gail-lards qui ont leur femme ou leur bonne amie à la maison, et qui font rien que de vous conter fleurette, que si on croyait le demi-quart de ce qu'ils vous disent... »

— Pas moi, Marie, je t'assure.

— On en a vu un seul de sérieux, et puis on a fini par savoir pourquoi.

— C'était un apprenti ministre, je pense !!

— La belle rave, c'est les plus enragés. C'est parce qu'il avait mal aux dents.

— Je te jure, Marie...

— Rien que l'idée que, toi aussi, tu pourrais raconter des bamboules à toutes les filles... Je sais bien que c'est pour badiner, mais quand même... si tu veux me promettre de ne pas le faire, je n'irai pas dimanche avec Louis.

— Pache faite, Marie, menteur qui se dédit, et tiens, voilà des arrhes... A présent, écoute-voilà...

(La conversation devient inintelligible.)

Sur l'oreiller conjugal.

— Voilà, ma Julie, je crois que nous avons tout arrangé. Du reste, s'il arrive quelque chose, tu n'as qu'à m'écrire : David Tauxe, bataillon 8, compagnie 4, aux manœuvres.

— Je parie que tu as encore oublié de ranger le pécelet du poulailler, qui brélanche.

— Diable, oui ; ma foi, tant pis, il tiendra bien jusqu'à ce que je revienne. Si le boucher revient, pour ce bœuf, dis-y seulement que je veux pas le vendre à présent.

— Tu tâcheras de te bien conduire, par ce service.

— Me bien conduire ! comment l'entends-tu ?

— De toutes les manières. Ces bourties d'hommes, on sait jamais !

— Ma pauvre Julie, au service, on rigole et on boit des verres quand on peut ; ça, d'accord. Il faut ça, du reste, autrement on n'y tiendrait pas. Pour le reste, tu peux être bien tranquille, surtout un vieux croquant comme moi. Les jeunes, je dis pas, et encore !

— Oui, oui, c'est bon. On en entend de toutes belles sur vous après le camp... Faudra-t-il l'envoyer une fois du saucisson ?

— Diable, oublie-voilà pas ! J'ai jamais pu

FEUILLETON DU « CONTEUR VAUDOIS »

1

Générosité française et Loyauté allemande.

Le Conteur, on le sait, se défend de faire de la politique, même vaudoise. Ce n'est pas son rôle, d'ailleurs. A plus forte raison, ne touchera-t-il pas à la brûlante question du Maroc, qui, depuis quelques semaines, tient l'Europe en éveil, le doigt sur la détente du fusil.

Aussi bien ne veut-il que faire un peu d'actualité, en prenant occasion du périlleux « flirt » entre la France et l'Allemagne, pour reproduire la curieuse histoire suivante, trouvée dans un vieil almanach du *Messager boiteux*, de 1809, le même auquel il a déjà emprunté l'épithète de la « femme aux onze maris », publiée dans notre avant-dernier numéro.

Ceci se passait sous le premier empire, alors

m'habituer à leurs sacrées boîtes de conserve. On sait pas si c'est du nègre ou du serpent boa.

— Faudra-t-il y mettre une tranche de gâteau aux pruneaux ?

— Bien, si tu veux, mais emballe-le comme il faut. L'année passée, il est arrivé tout épéclé, ça coulait. Le postier m'a fait une vie terrible.

— Du jus de pruneaux ! la belle affaire ! Il n'avait qu'à se sucer les doigts.

— Enfin, espérons que tout ira bien, que les vaches ne prendront pas la maladie, que la maison n'incendiera pas, et qu'on reviendra en bon état.

— Oui, après tout, douze jours, c'est pas une affaire, c'est encore vite passé.

— Quand même... il y a pour des choses que ça paraît rudement long, douze jours... (la voix toute changée). Dis-voilà, Julie, parlons-voilà d'autre chose...

PIERRE D'ANTAN.

MON CHAPEAU

UN ami du Conteur vaudois nous transmet les couplets ci-après, qu'il a trouvés dans des papiers vieux d'un demi-siècle. Ils rappelleront aux Lausannois nés vers 1860 le temps où, à la place de la rampe de Bel-Air, des jardins en terrasse descendaient vers le Flon ; le temps où existait dans les mêmes parages le pensionnat de M. Rambert, père de l'auteur des *Alpes suisses* ; le temps encore où M. Vidoudez avait, au Pont, un magasin de toilerie.

Un jour qu'il vantait fort, sur le grand pont passant, Quelque chose m'advent de fort embarrassant. Mon chapeau s'envolant se perche sur un toit

En ayant l'air de dire : Je me fiche pas mal de toi. Sur l'air du tra le ri le ra, etc.

Puis de là de nouveau transporté dans les airs, Il s'en alla tomber dans le jardin Rambert, Et comme je tiens fort à mon cher chapeau, Afin de le ravoier je courus aussitôt.

Mais, hélas ! en courant je ne vois pas bien clair, Je bouscule un monsieur les quatre fers en l'air. Et ce n'est pas là tout, faut-il être nigaud,

Je m'encouble à son pied et m'étends comme un veau. Après bien des pardons et bien des jurements, Dans le jardin Rambert j'arrive heureusement, Mais de chapeau, salut, très humble serviteur ! Il avait disparu pour comble de malheur.

Je l'aperçois alors, vers Pépinet filant, Bon, me dis-je, tant mieux ! et me voilà courant. Sur Pépinet, j'arrive enfin tout haletant Et je vois mon chapeau vers le Petit St-Jean.

que Napoléon promenait la victoire à travers l'Europe.

Le titre de cette histoire, dans l'almanach, est celui qui figure en tête de ces lignes.

Un apothicaire, à Berlin, avait une fille unique, qui était à la fleur de son âge et d'une rare beauté. Douée de ces avantages, elle ne pouvait manquer d'adorateurs. Il était donc naturel de s'attendre qu'elle attirerait l'attention de maint Français, et que sous peu elle serait menacée de dangers dont son innocence paraissait n'avoir encore aucune idée.

Ces raisons portèrent le père à lui conseiller, vu les circonstances critiques où l'on attendait à tout moment l'arrivée de troupes étrangères, d'échanger par précaution ses habits de fille contre des habits de garçon, et d'éviter ainsi les importunités auxquelles la connaissance de son vrai sexe l'exposerait.

La mère fut du même avis, surtout en considérant que les grandes occupations dans la pharmacie ne permettaient ni à l'un ni à l'autre d'être toujours auprès de leur fille.

On fit donc faire en grande hâte des habits d'homme. La métamorphose était à peine achevée que plusieurs officiers se présentaient déjà avec des billets de logement.

Pendant ce temps, le vent soufflait toujours plus [fort,

Pour avoir mon chapeau je redouble d'efforts, J'arrive sur le Pont, mais n'en pouvant plus, [cru ?

C'est jouer de malheur, messieurs, auriez-vous Je le vois qui s'abat près de chez Vidoudez, Et naturellement je lui courus après.

Peut-être pensez-vous que là tout fut fini : Vous avez bien raison, je pris la pie au nid.

Je ne sais trop comment vous a plu ce récit, Quant à moi j'en conclus la morale que voici :

Quand un chapeau perdu est enfin retrouvé, On peut bien au moins boire un verre à sa santé.

Je bois à la santé de mon cher chapeau, Désirant qu'il soit ferme et bien sur mon cerveau.

Mais je n'oublie pas de boire à la santé De tous ceux qui ce soir ont daigné m'écouter.

PROPOS D'UN VIEUX GARÇON

A la mémoire de nos grands hommes.



Quand on se promène dans les rues de Lausanne, on croirait errer dans un cimetière. Telle est la réflexion qu'inspirait à quelqu'un la manie qu'on a de baptiser nos rues des noms de nos célébrités défuntes.

Cette façon de perpétuer le souvenir des hommes notables m'a toujours paru au moins étrange. Sur cent personnes entendant le nom de la rue, y en a-t-il une seule qui pense à celui qui lui sert de parrain. Ce nom éveille dans l'esprit de celui qui le prononce ou l'entend, non point l'idée du philosophe ou de l'homme politique qui s'illustra jadis, mais bien plutôt celle des affaires, des plaisirs qui l'appellent dans cette rue ou des personnes qui y ont élu domicile. C'est ainsi que le nom d'un poète délicat n'éveillera peut-être dans l'esprit de l'auditeur que l'image du marchand de poissons qui débite sur son comptoir de la marée plus ou moins avancée, ou de la blanchisseuse qui plonge ses gros bras rouges dans la cuve où « coule » la lessive.

Il serait aussi curieux de connaître l'opinion des éminents défuntes sur la rue dont on les a « bombardés » parrains.

A part le général Jomini, qui serait sans doute heureux d'apprendre que l'avenue qui porte son nom conduit à la caserne, combien d'autres auraient lieu d'être moins satisfaits. Que dirait par exemple Pichard, l'architecte aux vues larges et aux projets grandioses, en voyant la rue étroite

La fille, travestie en garçon, se comporta au mieux et sut si bien jouer son nouveau rôle, qu'elle éloigna le moindre soupçon.

Les étrangers s'en allèrent pour faire place à d'autres ; et cela continua ainsi pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'un capitaine arriva, qui parut devoir faire un plus long séjour dans cette maison.

C'était un homme de bonnes mœurs, d'une conduite irréprochable et dont toute la personne annonçait une certaine dignité dans le caractère.

Il se contenta de la table de famille et devint bientôt l'ami de tous, au point qu'on n'avait aucun secret pour lui.

Le jeune homme, que l'officier prit pour le fils de l'apothicaire et du sexe de qui il ne se doutait nullement, lui plut par sa modestie ; il chercha même à former son esprit en discutant souvent avec lui.

La fille ayant passé de cette manière plusieurs semaines en compagnie de cet estimable étranger, le père estima que le travestissement n'était plus nécessaire.

« Notre sollicitude pour l'avenir est superflue, dit-il un jour à sa femme. Que Lisette reprenne ses habits de fille ; un trop long déguisement pourrait influer sur la douceur de son sexe. Nous n'avons rien à craindre de notre hôte. Je crois l'avoir assez éprouvé et ses principes me paraissent tels que je puis lui confier ma fille sans inquiétude. »

La mère n'ayant rien à répliquer à la sagesse de